Mercredi 9 juillet 2014 - 10 h 09 [GMT + 2]

NUMERO 415

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

La constance du passage à l'acte et la crise des noms

par Dominique Laurent

Le 23 mai dernier, à Isla Vista en Californie, un jeune homme de 22 ans, « privilégié de Hollywood », Elliot Rodger, a tué trois personnes et blessé treize autres près du campus de l'université de Californie Santa Barbara, après avoir assassiné trois étudiants dans son appartement. Pourchassé par la police, il se suicidera dans sa BMW accidentée et immobilisée dans un parking. Ce carnage a été inauguré par l'envoi sur Youtube et Facebook d'une vidéo intitulée « Le jour du châtiment » dans laquelle il donne les détails de son attaque imminente et les motifs du massacre. Il veut punir les femmes de l'avoir rejeté, ainsi que les hommes sexuellement actifs dont la vie est meilleure que la sienne. Après avoir téléchargé la vidéo, il envoie par email un très long manuscrit autobiographique intitulé « *My wrong world* » à sa famille, à son thérapeute et à une douzaine de personnes de son entourage.

Il y décrit son enfance, les conflits familiaux, sa frustration envers les filles, sa haine des femmes, son mépris des minorités raciales et ses plans pour le massacre. « Son écriture est claire et précise. Il n'a rien de la qualité délirante que l'on observe dans l'écriture de personnes souffrant de psychose », dit le Dr Michael Stone, psychiatre judiciaire new yorkais... (1). On apprend qu'il s'est entraîné au maniement des armes à feu en septembre 2012, qu'il acquiert dans la foulée un premier pistolet, puis deux autres en 2013. Onze mois avant le massacre, au cours d'une fête, il a tenté de pousser une jeune fille d'une corniche en proférant : « Je vais les tuer, je vais les tuer, je vais me tuer ». Il avait cessé d'aller en cours et passait sa vie en ligne.

Il avait toujours joué en ligne avec *World of warcraft*, mais il était passé récemment sur des sites attirant de jeunes hommes frustrés sexuellement. Sur *PUAhate*, il exprime « son dégout des femmes… et invite les célibataires involontaires à se battre… à renverser le système féministe oppressif, à envisager un monde où les femmes les craindront ». Sur *Bodybuilding.com*, il avait envoyé une vidéo intitulée « Pourquoi les filles me détestent-elles tellement ? » qui a suscité des commentaires variés et critiques, l'un considérait que « la vidéo le faisait ressembler à un tueur en série ».

Ces activités récentes contrastent avec ce que tout son entourage rapporte de lui. C'était un enfant introverti, solitaire, distant, énigmatique. Au moment du divorce très difficile de ses parents, sa mère, Li Chin, demandait plus de soutien de la part du père au nom de l'autisme de haut niveau de leur fils alors âgé de huit ans. Travaillant dans le milieu du cinéma, les parents, en particulier la mère, se sont beaucoup impliqués dans les soins de leur fils. Mise en place de thérapies, prise d'antipsychotiques, changements successifs d'écoles nécessités par des crises de panique pendant lesquelles il restait pétrifié par un sentiment de moqueries de la part de ses camarades, par un désinvestissement scolaire. Mr Smith, psychologue du comportement, devenu principal de l'établissement spécialisé dans lequel Elliot a réussi à passer son diplôme de fin d'études, considère qu'il présentait les symptômes classiques du syndrome d'Asperger. Il était socialement maladroit, avait du mal à établir un contact visuel, restait très isolé et était très intelligent.

Dans un article du *New York Times* daté du 21 juin, Benedict Carey note que ces fusillades ont braqué un projecteur sur le système de santé mentale et en particulier sur la façon dont il gère les jeunes hommes présentant des traits agressifs (2). J. Reid Meloy, psychologue judiciaire à San Diego et éditeur de *l'International handbook of Threat Assessment,* considère que « la plupart des gens qui passent par ce type d'états n'agit jamais de manière violente » ; même ceux qui profèrent des menaces ou font des préparatifs ne basculent pas dans la violence ; « On ne peut pas prédire qui le fera ou pas ». E. Jane Costello, épidémiologiste en psychiatrie à la faculté de médecine de l'université de Duke, considère qu'un adolescent sur 100 s'inscrit dans cette catégorie ; ces jeunes gens font l'objet de diagnostics multiples et se montrent résistants au traitement. Comme son collègue de San Diego, il observe que la plupart d'entre eux ne commettent jamais de crimes violents et encore moins d'atrocités.

B. Carey examine aussi les difficultés d'une autre famille, la famille Serpico, pour souligner les difficultés auxquelles sont confrontées des milliers d'autres. Cette famille aisée a adopté les deux enfants d'une mère toxicomane. Dès l'âge de quatre ans, leur fils aîné a reçu le diagnostic de trouble de l'hyperactivité et déficit de l'attention. Il lui sera prescrit de la Ritaline à l'âge de six ans. Ce traitement l'a, semble-t-il, aidé. Il a pu suivre sa scolarité, faire du sport et de la musique. Les choses se compliquent au moment de sa première rencontre amoureuse. Il devient triste, s'isole, exprime des idées de suicide. Il fait sa première tentative de suicide à 14 ans et annonce sur un réseau social ses plans pour un second suicide en exhibant ses bras scarifiés. Hospitalisé brièvement la première fois, il est confié aux soins d'un psychiatre en ville. L'annonce de la seconde tentative est suivie d'une hospitalisation tout aussi brève.

La compagnie d'assurance refuse alors la couverture des soins dans un établissement de plus longue durée, car le médecin n'est pas certain que ce traitement soit le meilleur. Au terme de deux jours de négociation, de menace de la part de la famille de faire porter la responsabilité du suicide à venir de leur fils à la compagnie et de le faire savoir dans les journaux, un accord permet de couvrir les frais d'une hospitalisation renouvelée de semaine en semaine.

L'adolescent revient chez ses parents deux mois après, plus troublé que jamais. La police d'assurance haut de gamme des parents permet cependant de couvrir les frais des visites régulières chez les psychiatres qui ont donné de nombreux diagnostics. Dépression, trouble bipolaire, troubles de la personnalité, border line, attachement réactif. Il lui a été prescrit des antidépresseurs, des stabilisateurs de l'humeur, du Risperdal, des tranquillisants pour calmer son agressivité. Sans beaucoup d'effet. Le jeune homme menace toujours de se tuer. Il s'est mis à fumer de la marijuana, à utiliser des antalgiques sur ordonnance, à devenir provocant, à désinvestir l'école. Dans le même temps, il se montre violent physiquement avec sa mère. Des appels à la police n'ont aucune suite. Des hospitalisations de jour sont mises en place. Il s'en fait expulser par manque de participation où parce qu'il y vient avec une lame de rasoir. De l'avis du médecin et du thérapeute, il n'y avait qu'une option : un séjour dans un établissement de soins de longue durée. Le coût de l'opération variant de 10000 à 60000 dollars par mois, les parents, même avec une bonne assurance, ne peuvent pas suivre. Au terme d'une procédure, la famille obtient du district scolaire de couvrir les frais d'une école thérapeutique dans le Montana pour une année universitaire.

B. Carey constate que bien que le Congrès ait pris des mesures pour que les assureurs couvrent le traitement des maladies mentales, comme ils le font pour le cancer ou le diabète, les Serpico ne peuvent pas financer un traitement hospitalier de longue durée comme l'état de leur fils le nécessite. La libre circulation des armes, l'usage de toxiques, le coût des soins, la multiplicité des diagnostics et des thérapeutiques, le rejet des soins rendent d'autant plus aigu la crainte du passage à l'acte auto ou hétéroagressif. Ces deux cas, notons le, appartiennent à des classes aisées. Que dire alors des patients issus de classes défavorisées ?

Mais les États-Unis seraient-ils les seuls à être concernés ? La France offre une palette de soins étendue en psychiatrie, couverte par l'Assurance maladie. Elle a des organismes comme l'Aide Sociale à l'Enfance et la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Elle permet des mesures de protection juridique dont les juges prennent la mesure et qui peut éviter le passage par la case prison, prison dont les statistiques indiquent qu'un tiers des sujets incarcérés est psychotique. La France exerce un contrôle strict sur le port d'armes. Cependant, ces dispositifs sont débordés. Il n'est pas rare d'attendre plusieurs mois avant d'avoir un rendez-vous dans un centre de consultation public. Les encadrements budgétaires influent sur la durée des hospitalisations, sur le recrutement des personnels spécialisés, sur la fréquence des consultations. La vente illégale des armes via internet ou d'autres réseaux prolifère. L'usage des toxiques est très répandu à tous les niveaux de la société. Enfin, si la souffrance psychique affecte toutes les classes de la société française, elle se révèle très grande chez les migrants au parcours traumatique.

Au-delà de ces considérations sur l'Autre social ou économique, que dit la psychiatrie ? Le *DSM-5* et sa fragmentation en items cliniques ont largement pénétré le système de santé français. Mais à mesure que la fragmentation clinique se répand, le passage à l'acte devient de plus en plus énigmatique. La prescription de Ritaline ou de psychotropes variés est entrée dans les mœurs médicales. La montée en puissance, au nom d'une fausse universalisation scientifique, de pratiques élevées à la dignité de psychothérapie et qui ne relèvent que de la rééducation et de l'apprentissage, se révèle illusoire pour le traitement du passage à l'acte. Les diagnostics et médications multiples que reçoivent ces sujets témoignent de l'impuissance de la clinique du *DSM* à nommer ces actes impossibles à réduire par la prévision.

Le prochain congrès de la NLS sera consacré aux « moments de crises ». Ce sera l'occasion d'explorer ce que Jacques-Alain Miller a donné comme définition psychanalytique du terme de crise, qu'illustre ici le passage à l'acte : « Il y a crise quand le discours, les mots, les chiffres, les rites, la routine, tout l'appareil symbolique, s'avèrent soudain impuissants à tempérer un réel qui n'en fait qu'à sa tête. » (3)

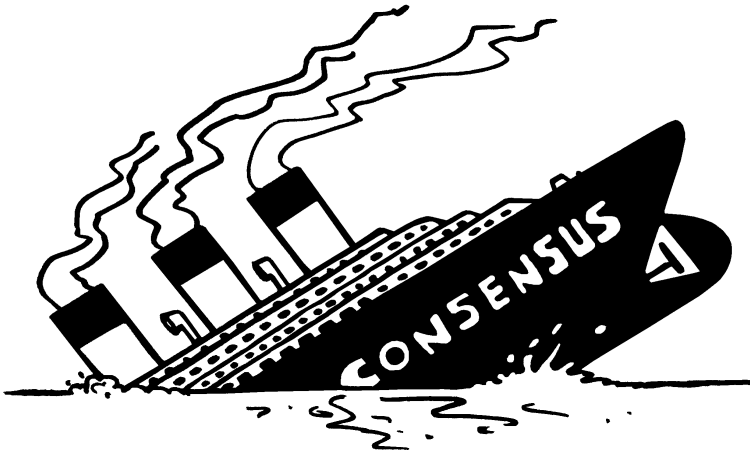
1 A. Nagorney, M. Cieply, A. Feur, I. Lovette, « *Before Brief, Deadly Spree, Trouble since age 8* », *New York Times*, 2 juin 2014.
2 Carey B., « *Seeing Sons' Violent Potential, but Finding Little Help or Hope* », *New York Times*, 21 juin 2014
3 Cf. Miller J.-A., Interview sur la crise économique, *Marianne*, 2008, cité par Gil Caroz, présentation du congrès de la NLS (9-10 mai 2015 à Genève), « Moments de crise », sur http://www.amp-nls.org/page/fr/170/le-congrs

***

La grève sans syndicat

par Luc Garcia

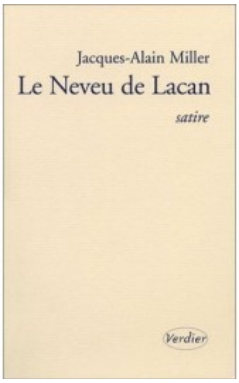
Depuis 1995, en France, quelque chose a changé dans les lignes d'oppositions syndicales. Cette année-là, en décembre, le pays s'était arrêté trois semaines durant, en raison du refus des cheminots d'une réforme de leur régime de retraite. Les manifestations se succédèrent au point que le gouvernement d'Alain Juppé fut obligé de mettre cette réforme au placard. Pendant plus de 10 ans, de réforme, il n'en fut plus question. Nicole Notat, première Secrétaire générale de la CFDT d'alors, avait pour sa part signé l'accord proposé par le gouvernement et s'illustrait comme la première à faire entrer dans le vocable la difficile et aride ritournelle du pragmatisme, la tortueuse stratégie du consensus, qui prit le nom générique de réformisme. L'usage de la rupture épistémique prenait un méchant coup. Mais, les syndicats qui la pratiquaient encore, la CGT et surtout FO, avec son inoxydable Marc Blondel, dansaient autour de leur victoire lors du Noël 1995 qui était très doux, puisque le gouvernement accepta que les jours de grève soient payés, ce qui n'était pas un geste anodin.



Un club de gens très bien

Certes, la grève de 1995 était soutenue par l'opinion, non par mansuétude, mais plus exactement parce que les salariés du privé n'étaient pas encore rattrapés par la productivité type flux tendu qui est la norme du salariat actuel. En clair, les cheminots représentaient une ligne de résistance à ce quelque chose qui allait changer que l'on ne pouvait encore définir. Les explications souvent un peu professorales d'Alain Juppé finirent de couler la tentative de faire passer la réforme, puisque l'on ne savait pas exactement pour quelles raisons il aurait fallu absolument que ça passe. Ultime tentative, celle de Pierre Bourdieu qui créera la collection *Liber-Raisons d'agir*, pour faire pendant à l'engagement de Pierre Rosanvallon, créateur de la Fondation Saint-Simon, à l'origine du soutien, voire l'inspirateur, de ladite réforme, qui fondera de son côté *La République des Idées* (consacrée comme une collection au Seuil une fois la Fondation Saint-Simon en perte de vitesse). Les élections législatives de 1997 rendirent le RPR de l'époque définitivement méfiant à l'égard ce *think tank* qui l'avait envoyé dans le mur d'un échec électoral cuisant.

Les suites de ces péripéties seront nombreuses durant les années 2000, avec à la manœuvre principalement les chrétiens démocrates qui avaient fait leurs courses dans les cabinets ministériels de Jacques Delors, de Michel Rocard, puis, plus tard, de Martine Aubry. On assistera à l'expansion de l'idéologie de l'évaluation et à la bureaucratisation du secteur public sur le modèle du secteur privé. Ce sera l'arrivée dans le discours de *l'État stratège*, avec Jean-Pierre Raffarin, concept qui voulait faire de l'administration publique une entité engagée dans la contractualisation avec les intérêts privés, de sorte que l'administration française devienne cette rareté assez démoniaque qui se veut actrice du marché tout en s'en exceptant. Une sorte de libéralisme flou, où l'action publique et les coups de mentons arbitraires peinent à se distinguer, et qui connaît ses développements dans le gouvernement actuel. On retiendra de cette époque deux ouvrages : *Le Neveu de Lacan*, de Jacques-Alain Miller (1), paru en 2003, et *Voulez-vous être évalué ?* (2), issu du cours de Jacques-Alain Miller qui avait invité Jean-Claude Milner pour traiter cette question, paru en 2004.



Chant cygne

Au passage, la CFDT perdra sa plume la plus à gauche, abritée silencieusement sous son aile depuis trois ou quatre décennies, et l'on assistera à la naissance, à la montée en puissance du syndicat SUD, qui connaît désormais de nombreuses ramifications locales. Certains virent dans cette émancipation un espoir, lorsqu'il s'agissait plus sûrement de l'éclatement syndical des officines issues de la Libération. Car en effet, depuis 1947, seules cinq confédérations syndicales bénéficiaient d'une présomption dite irréfragable de représentativité au niveau national et interprofessionnel. Il s'agissait de la CFE-CGC, de la CFDT, de la CFTC, de la CGT et de FO. En clair, vous pouviez créer n'importe quel syndicat différent de ces cinq-là, vous n'auriez aucun pouvoir de signature pour la suite, et personne sur terre ne pouvait remettre cela en cause. La loi du 20 août 2008 vint casser ce ronronnement. La participation aux élections professionnelles fut alors le baromètre de représentativité syndicale. Cette réforme inscrivait désormais la remise en cause périodique de cette représentativité après chaque élection prud'hommale. Le libéralisme fut de mise avec l'ouverture, pour les syndicats aussi, de la concurrence.

Le glamour du RH077 à la rescousse

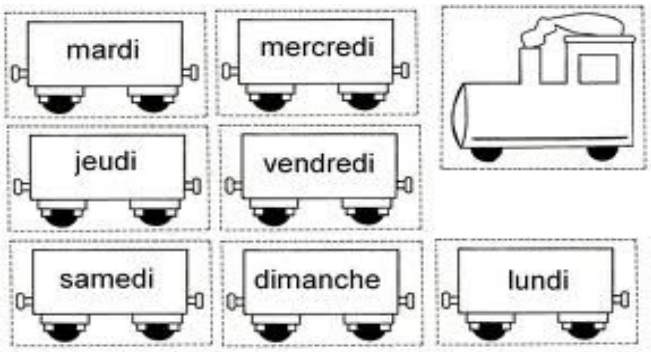
En juin dernier, une grève des cheminots dans une entreprise qui n'en avait pas connu depuis longtemps, à SNCF, (puisque désormais on ne dit plus LA SNCF mais SNCF, comme l'interview de son PDG en atteste, dans *Challenge's* du 19 au 25 juin 2014) permit de jauger les forces en présence. *Caramba*, dans le libéralisme syndical ambiant, la CGT-Cheminots renoua avec son style d'antan en bombardant à sa tête un monsieur d'un autre siècle qui n'a pas survécu à la communication moderne. Il était pourtant destiné à porter les espoirs de ceux qui voulaient casser le réformisme de la grande maison – entendre : *casser la CFDTisation* de la CGT. Totalement dépassé par un enjeu qui le dépassait aussi beaucoup, il se mit à détailler sur les ondes les risques qui pesaient sur le RH077, la bible au nom barbare du statut cheminot. Ambitieux dans une interview d'une minute trente ! On peine à imaginer comment le conducteur bloqué sous le soleil du périphérique extérieur après la porte de Bercy pouvait en attraper une miette. On sait l'issue du conflit : coup d'épée dans l'eau, et pas qu'un peu.

L'opinion, quant-à-elle, n'ignorait pas que les conducteurs grévistes de 1995, la bouche à l'époque saturée de service public, désormais à la retraite, cumulent leurs pensions avec leur salaire de conducteur de trains de marchandises privés. Finalement, le libéralisme permet certaines douceurs, le souci n'étant pas de partager le gâteau mais de l'attraper au vol ou de se le faire servir.

L'os d'une grève

Seulement voilà, à quoi sert une grève aujourd'hui ? L'idéal est tombé par terre. Les gains sont à peu près nuls, inexistants. Les discours idéologiques ennuient tout le monde. Pour SNCF, le patron, formé chez Martine Aubry, sans hasard, est interchangeable, puisqu'il met en œuvre un programme que rien ne vient troubler. S'il est en poste depuis des lustres, tout le monde saluant sa longévité comme s'il marchait sur l'eau, il applique une politique strictement de serrage de ceinture en enlevant chaque fois un cran de plus. Ce pourrait être lui ou un autre, il n'y a plus de papa à la tête de la grande famille, malgré l'énergie de quelques uns à la CGT pour en redemander un. Quelque chose ne fonctionne plus.

Lacan propose une piste dès 1969 : « La grève, par exemple, cela ne consiste pas seulement à se croiser les bras, mais aussi à crever de faim pendant ce temps-là. Jusqu'à un certain moment, on n'avait jamais eu besoin de recourir à des moyens comme ça. Qu'il faille faire tant d'efforts pour avoir *pas trop de travail* montre bien qu'il y a quelque chose de changé » (3).



Plus qu'une piste, il nous donne l'os de l'enjeu d'une grève, un os qui paraît bien abstrait si l'on oublie que désormais ses motifs idéologiques sont amoindris ; une grève dont l'idéal est à peu près inexistant, mais une grève où le corps est concerné, et partant, la conception même de la jouissance définie collectivement sous l'angle de la soustraction. Depuis 1995, on cherche encore : quelle bataille syndicale fut remportée au bras de fer contre le gouvernement ? Sauf erreur, ou sauf menues victoires locales, aucune. Les jours de grève payés de 1995 trouvent leur signification deux décennies plus tard : il s'agissait pour les centrales syndicales d'une mort à crédit. Ce que l'on gagne avec une grève est devenu désormais accessoire. Il va en falloir du temps pour que les officines syndicales actuelles prennent cette nouvelle donne en main, et fabriquent de nouveaux instruments.

1 Miller J.-A., *Le Neveu de Lacan*, Paris, Verdier, 2003.
2 Miller J.-A. & Milner J.-Cl. Paris, *Voulez-vous être évalué ?,* Grasset, 2004
3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 111.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction
coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller,

eve miller-rose, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe
▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :
▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.